



HAL
open science

Introduction. Mobilités, médiations, transformations en didactique des langues

Muriel Molinié, Danièle Moore

► To cite this version:

Muriel Molinié, Danièle Moore. Introduction. Mobilités, médiations, transformations en didactique des langues. Le Français dans le monde. Recherches et applications, 2020, pp.11-20. hal-03321251

HAL Id: hal-03321251

<https://hal.science/hal-03321251>

Submitted on 18 Aug 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

I Introduction

Mobilités, médiations, transformations en didactique des langues

MURIEL MOLINIÉ

EA 2288 DILTEC, UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE

DANIÈLE MOORE

SIMON FRASER UNIVERSITY

et EA 2288 DILTEC, UNIVERSITÉ SORBONNE NOUVELLE

Ironiquement, ce numéro spécial centré sur les mobilités contemporaines et les médiations didactiques qui les accompagnent devrait paraître quelques semaines après un moment bien particulier d'immobilisation physique massive de l'humanité. À l'heure d'un confinement spatial sans précédent à l'échelle planétaire, qui voit les rues des plus grandes villes du monde quasiment désertes (à l'exception de quelques hérissons, pingouins ou pumas se hasardant là où les humains ne sont plus), que les frontières se verrouillent, que les aéroports se vident, les avions restant cloués au sol, que les écoles et les universités ferment leurs portes, que restera-t-il de nos représentations de notre monde physique hypermobile ? Comment évolueront nos mobilités virtuelles ? Imaginaires ? Intellectuelles ? Nos idéaux ? Nos capacités de résistance et d'action ?

Trois milliards de personnes sont à l'heure où nous écrivons ces lignes confinées à travers le monde et plus de cinquante pays sont et resteront durement touchés. On n'accueille plus les « étrangers », les étudiants organisent leurs stages internationaux de manière virtuelle, les sites touristiques deviennent des sites fantômes, le télétravail s'organise, on parle d'infodémie sur les plateformes et réseaux sociaux qui se gorgent d'une « contagion » de fausses rumeurs. Certaines universités organisent leurs cours de manière entièrement virtuelle. On nous montre, graphes à l'appui, comment notre propre immobilité physique contribue à ralentir le voyage et la propagation du virus. Les hashtags et messages relayés par les médias nous invitent à « rester chez nous ». Le téléphone « mobile » offre davantage encore un simulacre de

liberté en rendant possible le maintien du lien social, mais, « outil idéal de *Big Brother* » (selon une formule bien à propos du *Canard Enchaîné* du 17 janvier 2017), il devient un vecteur important du contrôle des déplacements dans certaines zones géographiques. Les cartes du monde tracent de nouvelles frontières en dégradés de rouge, qui se moquent des États-nations et des frontières linguistiques mais qui, parfois, nous rappellent à notre histoire: comment expliquer, par exemple, la différence de diffusion du virus entre les anciennes Allemagne de l'Est et de l'Ouest ? Fermetures de frontières, avions au sol, attestations de déplacement, peut-on sortir dans son jardin ? Peut-on sortir son chien ? Prendre un apéritif au balcon avec son voisin de l'autre côté de la rue ? Combien de personnes risquons-nous de contaminer si nous bravons les recommandations et les interdits ? Même le site *tintin.com* se fend d'un bulletin (*Moulinsart et Philosophie magazine*) qui nous rappelle que les héros de Hergé ont bien souvent été confrontés à la contagion (la scarlatine dans *l'Affaire Tournesol*, la surveillance dans *Tintin et les Picaros*, la quarantaine dans le *Temple du Soleil* où, justement, Tintin brave les pavillons jaunes et noirs, Québec et Lima dans le code maritime, et défie le risque de peste bubonique en montant à bord du navire Pachacamac malgré l'interdit). Inconscience, défi éthique, courage socratique ? Faut-il aller voter, manifester, rester chez soi, s'isoler ?

Si la pandémie que traverse aujourd'hui le monde réduit notre liberté de mouvement, elle s'offre aussi comme un révélateur de notre agencité, celle d'un être vivant évoluant dans un écosystème complexe où tout est en relation, tout est connecté. Nos choix d'actions, à l'heure de la revanche des abeilles, entrent dans une chaîne illustrant particulièrement bien la théorie du chaos et l'effet papillon.

Comment l'appel à contributions que nous engageons dès 2016, (et donc bien avant cette interruption du monde tel que nous l'avons connu, pour parodier les Monty Pythons), pour questionner les notions de mobilité et de médiation en didactique des langues et des cultures (DLC) s'inscrit-il dans l'histoire récente de notre discipline et dans son actualité ?

Nous brosserons quelques éléments de réponse à cette question en effectuant tout d'abord un saut d'un quart de siècle en arrière ...

En 1994, Christian Alix et Gilles Bertrand publiaient un numéro spécial du *Recherches et Applications – Le français dans le monde* intitulé *Pour une pédagogie des échanges* et se réjouissaient dans leur introduction de voir qu'après deux siècles d'histoire nationaliste, on en était à un « nouveau degré zéro du cosmopolitisme ». Les effets conjugués de la démocratisation de l'école, des voyages et du développement technique posaient, en des termes nouveaux, les modes d'élaboration d'un sentiment qu'après Goethe, ils caractérisaient comme sentiment d'être citoyen du monde (*Weltbürger*). Car désormais, toute personne au contact du monde pouvait revendiquer que ce contact devienne

« éducatif et donc réfléchi ». Certes, les contributions publiées mettaient en lumière « l'extrême mobilité des expériences, la variété des contextes dans lesquels celles-ci s'inscrivent » et montraient « que la pratique des échanges [était] en pleine mutation ». Pourtant, « au cœur de ce chantier, des lieux d'ancrage se [dessinaient] avec force : la notion de projet, centrale [...] ; l'échange constitue un risque [...] ; des exigences nouvelles en découlent. L'ensemble des acteurs qui participent à l'échange, enseignants, familles, État, collectivités locales, environnement, entrent dans un processus d'éducation continue, qui s'accomplit par de multiples canaux » (Alix & Bertrand, 1994 : 4-5). Qualifiée « d'encore bien jeune » par Francis Debyser dans la table ronde transcrite à la fin de l'ouvrage (*ibid.* : 179), cette pédagogie des échanges naissante recouvrait des pratiques qui trouvaient leur cohérence grâce à leur référence commune à de grands principes tels que la paix, la citoyenneté européenne/mondiale articulées sur les notions de communication et de pédagogie interculturelles, jugées centrales, voire quasi paradigmatiques, par les auteurs du numéro, pour donner du sens non seulement à l'enseignement des langues vivantes étrangères à l'école mais aussi, plus largement, à l'enseignement des lettres et des sciences sociales dans les cursus scolaire et parascolaire.

Vingt ans après la parution de ce numéro du FDLM-RA, Daniel Coste et Marisa Cavalli (2014) résument les difficultés auxquelles font face les individus en mobilités transnationales en soulignant le fait que « la pénétration dans une nouvelle communauté par un processus de mobilité a d'autant plus de chance de réussir à terme que les composantes de cette nouvelle communauté qui présentent pour les "entrants" un caractère d'altérité et seront identifiées comme telles par ces derniers ». Dès lors, ils rappellent « l'importance, maintes fois soulignée dans la littérature, des attitudes et dispositions, mais aussi des stratégies permettant à l'acteur social en situation de mobilité de prendre des repères, de poser des balises, de tester des hypothèses interprétatives dans son appréhension des fonctionnements, des acteurs, des institutions de la nouvelle communauté ». Ils mettent aussi en avant l'importance de donner une place centrale aux modes de médiation comme étant « de nature à ménager des transitions et à éviter ou à tout du moins limiter les blocages, conflits et rejets » (*ibid.*). Ces vingt-cinq dernières années de recherches, d'actions, de formations, de publications en DLC ont donc permis d'enrichir la notion de voyage d'étude, (se référant à la tradition humaniste de la *Bildung*, reposant sur des valeurs de paix et accompagnée en DLC par des pédagogies interculturelles), par d'autres notions, notamment celle de multimobilités (européenne et internationale) comme « processus d'appropriation d'espaces d'actions », s'inscrivant dans un système complexe, étayé en DLC par des accompagnements plus individualisés, dans un paradigme plurilingue et diversitaire. L'on s'attelle alors,

entre autres, à penser la diversité de formes et d'enjeux que recouvre "la" médiation en DLC (Huver et Lorilleux, 2019) en situations de pluri-migration et de plurilinguisme...

D'un intérêt périphérique vers une prise en charge centrale des questions de médiations et de mobilités en DLC

Prenant acte de ces mutations à la fois sociétales et éducatives, ce numéro 68 de la revue FDLM-RA souhaite interroger ce que l'on pourrait appeler un « tournant mobilitaire » en DLC, tournant qui nous a fait passer d'une « encore bien jeune pédagogie des échanges », restée longtemps sinon marginale, du moins périphérique, vers une prise en charge de plus en plus centrale en DLC, des questions de mobilités et de médiations.

Il est frappant de constater que les mobilités ont d'abord été étudiées en sciences humaines sur le plan social et spatial comme possibilité de l'acteur social de gérer des modes - et des formes - de déplacement *physique et cognitif* en vue d'organiser les conditions de son *changement social* et de son *empowerment*. Il nous paraissait important d'en comprendre, en DLC, les formes diverses, mais aussi inégalitaires. Car ces mobilités s'inscrivent dans un système économique mondial, dont les gestions se sont brutalement déterritorialisées ces trente dernières années, ce qui accroît la gravité de crises (notamment écologiques et sanitaires...), avec les conséquences humaines préoccupantes que nous connaissons, en particulier depuis mars 2020. Or, cette évolution va de pair avec un discours ultra-libéral qui fait peser sur le seul individu (qu'il soit mobile ou immobile) la responsabilité de sa « résilience », tant chez lui qu'à l'étranger. En partie cryptées par une novlangue qui euphémise la violence symbolique et contribue à une « régression du politique au psychique » (Mendel, 1992), ces réalités sont néanmoins de mieux en mieux perçues par les didacticiens, intervenants et chercheurs qui travaillent au contact des publics en mobilité ou en migration, là où se situe l'enseignement/apprentissage du FLE/FLS.

Ces professionnels prennent alors en compte ces inégalités, ces diversités et plus largement, les incertitudes et tâtonnements des acteurs en mobilité en créant des espaces-tiers au sein desquels sont développées des médiations (relationnelles, cognitives, pluri-sémiotiques) visant à *engager* le sujet dans une parole et des discours reliant des langues, des cultures, des références, des représentations, des émotions, des espaces et des temporalités, pour finalement donner sens à leurs (im)mobilités.

La problématique de ce numéro se pose donc de la façon la suivante : Face aux migrations plurielles des publics, face aussi à la diversité des contextes dans lesquels s'effectuent ces mobilités pour chaque individu et, par conséquent, face à la diversité des histoires individuelles et collectives que ces mobilités véhiculent, quels cadres théoriques ? Quelles valeurs ? Quelles discussions critiques ? éthiques ? Quelles

ressources pratiques sont créées, discutées, partagées par les acteurs de la didactique des langues ? Comment relier, penser et mettre en œuvre (en particulier en contexte francophone) les compétences de médiation et d'accompagnement, les actions de suivi, la conception d'outils et plus encore ? Comment effectuer des mises en liens entre arts et langages pour mettre en œuvre une altérité en actes en accompagnant des sujets dans leurs pluri-mobilités ?

Les douze articles que nous avons retenus pour ce numéro contribuent à penser une didactique (tant sur les plans axiologique, que méthodologique et éthique) qui prend en compte les capacités de « l'homme pluriel » (Lahire, 2001) à développer ses ressources pour se former et apprendre : en donnant sens à son histoire, en s'appropriant les opportunités (sociales, professionnelles, interculturelles, créatives) qu'offrent les sociétés d'origine/de transition/d'accueil, en développant toujours ses capacités langagières et de mises en relation avec des altérités multiples.

Ces douze contributions se sont naturellement équilibrées autour de quatre grandes thématiques : « Langages de la mobilité et médiations plurilittératiées » ; « Des mobilités vues au prisme des histoires de langues » ; « Des dynamiques mobilitaires aux relations à l'altérité » ; « Être didacticien au XXI^e siècle : déconstruire les idéologies mobilitaires ».

Intitulée « Langages de la mobilité et médiations plurilittératiées », la première partie regroupe trois contributions qui interrogent plus particulièrement la représentation et les imaginaires de la mobilité et les moyens de mise en langage de ceux-ci pour les acteurs, par le prisme de la réflexivité.

Dans la première contribution, Danièle Moore, Steve Marshall et Mariko Himeta s'intéressent aux portraits de langues d'étudiants, entrevus, par les formes de réflexivité auxquelles ils invitent, comme outils d'une appropriation lente du pluriel et du mobile, mettant l'accent sur des circonvolutions complexes du mouvement plus à même de faire dérailler certaines idéologisations des altérités. S'appuyant sur trois exemples illustratifs, recueillis auprès de jeunes Canadiens étudiants en français dans une université anglophone de l'ouest du pays, les auteurs montrent l'intérêt de ces formes lentes de la réflexivité pour mettre à jour des dissonances et des failles interprétatives susceptibles de soutenir des conceptualisations plus complexes et plus politisées des expériences et, ce faisant, la complexification et la transformation des représentations.

La deuxième contribution, par Jean-François Grassin, interroge aussi l'expérience des étudiants, cette fois celle d'étudiants internationaux en France. C'est ici le recours à une application mobile des traces géolocalisées de leurs activités d'apprentissage et de socialisation qui sert de ressort à la mise en réflexivité des expériences. Ce travail nous apporte de nouvelles données sur la complexité, au sein de scénarios

a priori balisés, des assemblages individuels des ressources langagières, culturelles et sociales d'appropriation pour ces étudiants de l'espace urbain pour y vivre, socialiser et apprendre.

Enfin, Nathalie Borgé propose le concept d'ethnoscape, pour discuter de comment la photographie se construit comme une pratique littéraire de l'expérience de la mobilité. Sa recherche examine plus particulièrement la réception d'œuvres photographiques par des étudiants plurilingues à l'université en France comme ressource sémiotique soutenant des mises en narration des biographies langagières et du déplacement, tant vécu qu'imaginé. Les trois contributions remobilisent ainsi l'image comme vecteur du mouvement, du flux, du tracé et de la trajectoire. Le paysage (symbolique, urbain, du passé et de l'avenir) y concentre l'imaginaire du déplacement tout en inscrivant l'auteur du portrait ou de la photographie comme l'artiste de sa propre appropriation du lieu, de la relation et du mouvement. Au sein de ces approches esthétiques de la mobilité, ce sont les formes multimodales et plurilittératiées qui configurent le cheminement vers une posture réflexive et altéritaire pour les acteurs-apprenants.

Intitulée « Des mobilités vues au prisme des histoires de langues », la deuxième partie de ce numéro spécial explore les corrélations entre langues et mobilité. Ces corrélations sont envisagées tant au niveau de l'individu en migration qu'au niveau des réponses apportées par les institutions mettant en œuvre un projet politique porté en France, par les ministères de l'Éducation nationale et de l'Intérieur. Mais elles sont surtout analysées dans la rencontre entre ces deux niveaux. Une rencontre qui s'effectue dans des espaces éducatifs : l'école pour Pascale Prax-Dubois, Catherine Mendonça-Dias et Isabelle Rigoni, qui enquêtent auprès d'enfants et adolescents allophones en France métropolitaine et en Outre-Mer ; des espaces de formation linguistique dans le cas de Raphaële Fouillet qui enseigne le français aux migrants, en France, dans le cadre de l'OFII.

Dans ces espaces vont s'entrelacer une multitude d'enjeux auxquels l'enseignant est appelé à se confronter et auxquels il doit faire face. Pour Pascale Prax-Dubois, dans une île créole telle que l'île de La Réunion, la mobilité peut être vue comme facteur d'historicité – au sens de capacité du sujet à donner sens son histoire – à condition que l'enseignant s'intéresse à celle-ci et développe une écoute des histoires langagières des élèves plurilingues, en les réinscrivant dans l'histoire globale des langues et de leur mobilité, dans un espace sociohistorique et sociolinguistique qu'enfants et enseignants ont encore à se réapproprier. C'est dire que la mobilité (relationnelle, cognitive, etc.) des adolescents dépend en grande partie de la capacité des enseignants à reconnaître non seulement la très grande mobilité des langues mais aussi, les métamorphoses que les locuteurs leur font subir, en interaction, dans et hors de l'école.

Se situant à la croisée des regards sociologique et didactique, la contribution de Catherine Mendonça et Isabelle Rigoni met à son tour en lumière l'interdépendance entre les situations que vivent les enfants allophones et leurs biographies langagières. Les deux auteures montrent l'intérêt qu'il y a à prendre en compte dans l'espace scolaire (et en dehors) les projets migratoires de ces enfants, projets qui s'inscrivent dans leurs histoires singulières. Là encore la compréhension de ces témoignages permet de saisir la façon dont les acteurs perçoivent leurs mobilités, leur rapport aux langues premières et secondes, leurs processus d'inclusion scolaire et sociale.

S'intéressant aux adultes migrants, la contribution de Raphaële Fouillet permet une compréhension tout en finesse des écarts existants entre les attentes (apprendre le français) de migrants signataires du Contrat d'Intégration Républicaine (CIR) et le sens que donne l'Office Français de l'Immigration et de l'Intégration (OFII) à cette formation. C'est dans cet écart qu'évolue le formateur qui peut alors y intervenir en tant que médiateur indispensable entre différents systèmes de « valeurs », de « croyances », de « comportements » (CECRL, 2001, p. 83). Raphaële Fouillet montre comment le formateur peut s'approprier le dispositif de formation linguistique pour déconstruire une politique éducative de transmission descendante des valeurs de la République française et effectuer de multiples mises en relation entre langues, codes et systèmes culturels.

La troisième partie de ce numéro 68 de *Recherches et applications – Le français dans le monde* fait la part belle à l'analyse critique de dispositifs de formation dont le point commun est de faire en sorte que « les dynamiques mobilitaires » démultiplient « les relations à l'altérité », dans le cadre de la formation des enseignants et dans les apprentissages en migration. Cette préoccupation est centrale dans les deux premières contributions.

Une didactique de l'élément culturel en classe de langue est-elle pensable sur le modèle de ce qui se fait déjà en didactique de la littérature ? Telle est la question posée par Alessandra Keller-Gerber, Elisabeth Reiser-Bello Zago et Pascale Morand, intervenantes au Département de plurilinguisme de l'université de Fribourg. Pour esquisser une « didactique de l'élément culturel en classe de langue », à destination d'un public d'étudiants allophones en mobilité académique en Suisse, les auteures s'approprient l'idée d'une verbalisation des étonnements vécus à l'étranger. À travers le projet *Pédagogisons Fribourg*, elles inventent de nouvelles modalités de formation de futurs enseignants (inscrits en bachelor FLE), conduisant ces derniers à acquérir une réflexion autour de l'élément culturel en classe de langue et à déployer leur créativité en ce sens.

En quoi l'expérience de la diversité peut-elle devenir une condition de la professionnalisation ? À cette question, Jésabel Robin répond en analysant la recherche-action-formation *Didactique de la mobilité*

menée en formation initiale d'enseignants du primaire en Suisse. En didactisant la mobilité, ce dispositif invite les enseignants à conjuguer expérience de la diversité, réflexivité et réexamen critique de leurs habitudes professionnelles antérieures. Ceci les conduit à percevoir un certain nombre de décalages entre le discours institutionnel sur la mobilité et les pratiques institutionnelles de celle-ci. Ce sont ces dynamiques de réflexivité critique qui font de ce dispositif complexe un puissant levier de professionnalisation. Cette contribution vient prolonger la réflexion menée dans un numéro récent de la revue *Recherches en didactique des langues et des cultures* qui posait lui aussi la question des « compétences à développer chez les enseignants de langue(s) pour faire face à / tirer parti de ces mobilités (les leurs et celles de leurs apprenants), et par conséquent, celle des modalités de formation de ces [futurs] enseignants » (Auger, 2019).

Centrée sur le lien entre apprentissage de la langue de la société d'accueil et participation à la culture de l'autre, la recherche menée auprès d'une quinzaine d'immigrants chinois par Kostanca Cuko et Valérie Amireault nous invite à explorer ce qui se joue pour ces immigrants, à la croisée des langues, au Québec. Tout l'enjeu est ici de saisir en quoi les représentations sociales, co-construites par les immigrants au long de leur parcours d'intégration sociolinguistique et professionnelle dans la société d'accueil, jouent un rôle dans l'apprentissage du français langue seconde et dans la conceptualisation de leur nouvel environnement. La compréhension des processus de co-construction entre des représentations liées à leur vécu en Chine (par exemple, le stress relié au contexte professionnel, la culture organisationnelle du travail, la pression de la société, la densité de population en Chine, etc.) et celles qui structurent leur perception du pays d'accueil conduit alors les auteures à un certain nombre de propositions pouvant être transférées dans le champ de la didactique du FLS.

Enfin, la quatrième et dernière partie de ce numéro interroge, par la mise en écho de trois contributions - celle de Véronique Castellotti, Marc Debono et Emmanuelle Huver, suivie de celle de Nicolas Guichon, puis de celle de Muriel Molinié, Magali Ruet et Shuman Jiao - ce que signifie « Être didacticien au XXI^e siècle ». Avec à-propos, dans la conjoncture que nous traversons, ces contributions nous invitent tout d'abord à « déconstruire les idéologies mobilitaires » dont nous restons trop souvent tributaires dans nos conceptualisations ordinaires de la mobilité et de la médiation en didactique. Pour le premier groupe d'auteurs, il s'agit ainsi en particulier de requestionner les dimensions sociales et politiques des mobilités, en déplaçant (ou en replaçant) le regard sur leur historicité (plutôt qu'essentiellement sur leur spatialité) pour en comprendre les origines et les histoires. Les auteurs invitent aussi à revisiter leur potentiel « altérisant », susceptible de questionner autrement, en le repolitisant, le rôle de médiateur en didactique des

langues et, partant, celui du chercheur, de l'enseignant et du formateur de formateur.

C'est également à un retour réflexif sur l'histoire de la recherche à propos des séjours d'étude à l'étranger (SEE), que nous invite ensuite Nicolas Guichon qui en montre les principales évolutions, (d'un paradigme cognitiviste à un paradigme social incluant une réflexion sur l'identité et la socialisation), avant de situer ses propres recherches dans cette brève histoire du champ. Il souligne, en particulier, comment un certain nombre de linguistes ont progressivement enrichi l'étude de gains linguistiques mesurables, par l'examen du développement d'autres compétences (notamment interculturelles et personnelles) s'inscrivant dans une « expérience signifiante de socialisation ». Il indique en quoi l'exploration de ces dynamiques a alors conduit ces chercheurs à déployer des méthodologies qualitatives leur permettant d'accéder aux manières singulières qu'ont les individus de vivre des expériences socialisatrices dans les langues des pays hôtes. Pour appréhender l'individu dans toute sa complexité, on s'est de plus en plus intéressé à cet « espace tiers » (Kramsch, 1998), ce lieu à l'intersection de l'espace du pays d'origine et l'espace du pays d'accueil qu'un étudiant international se fabrique par le biais de la socialisation en langue étrangère. Or, cet espace tiers se voit à son tour augmenté par l'usage des outils numériques, créant des dimensions supplémentaires qui doivent être prises en compte.

Cette attention portée aux espaces tiers est centrale dans la contribution de Shuman Jiao, Muriel Molinié et Magali Ruet qui boucle ce numéro. Elles s'attachent à montrer les tensions, paradoxes et dissonances qui traversent les témoignages d'étudiants chinois, croates et français au retour de leurs mobilités. Mais comment en serait-il autrement ? Car de l'Europe à la Chine, une novlangue instrumentalise les termes de plurilinguisme, humanisme, interculturalité, citoyenneté dans des discours promotionnels sur la mobilité. Ces discours ne rencontrent finalement plus les réalités concrètes, vécues par des étudiants qui peinent à articuler leurs espérances et projets initiaux avec leur expérience du séjour à l'étranger et du retour dans les universités des pays d'origine. Analysant ce double langage comme le révélateur de dissonances idéologiques entre paradigmes et valeurs opposées, les trois auteures interrogent leur propre implication en tant qu'accompagnatrices-intervenantes-chercheuses entre la France, la Croatie et la Chine. Conscientiser les spécificités de chaque mobilité et développer des compétences permettant de vivre une interculturalité en actes, réfléchir à la multiplicité des enjeux, interroger le conflit et la portée sociale des actions, déconstruire les discours... Si tels sont quelques-uns des enjeux de l'expérimentation mobilière, ce numéro spécial invite les formateurs et chercheurs que nous sommes à penser quels projets éducatifs et quelles démarches alternatives il nous est possible de mettre en place pour soutenir une pensée et vivre la mobilité de

manière transformative et s'approprier de nouvelles postures interrogeant, aujourd'hui, le rôle de médiateur-acteur.

Ce numéro spécial paraît à un moment de notre histoire qui, comme l'écrit Claude Alphandery (2020), invite les « artisans de la vie quotidienne » que nous sommes à transformer notre [compréhension du] monde. Nous espérons que ce numéro contribuera à former de nouvelles pistes de travail pour continuer, ensemble, à réfléchir à nos rôles de didacticiens et de médiateurs des savoirs et des actions dans, et au-delà, de nos champs d'interventions. Nous souhaitons à nos lectrices et lecteurs bonne lecture et bonne santé. Et que notre revue, *Recherches et applications - Le français dans le monde*, continue à jouer ce rôle de trait d'union et de point d'interrogation dans notre communauté de chercheurs-praticiens...

Références

- ALPHANDERY C. (2020), *Pour résister à la pandémie comme au temps des maquis*. Bibliobs. Nouvelobs.com. Consulté le 6 avril 2020.
- ALIX C. & BERTRAND G. (dir.) (1994), *Pour une pédagogie des échanges*. Numéro spécial *Le français dans le Monde – Recherches et Applications*. Paris, Hachette Edicef.
- AUGER N. (2019), « Les mobilités : quels enjeux pour la didactique des langues et des cultures ? », *Recherches en didactique des langues et des cultures* [En ligne], 16-2 | 2019, mis en ligne le 30 août 2019, consulté le 20 novembre 2019. URL: <http://journals.openedition.org/rdlc/6542>
- COSTE D. & CAVALLI M. (2014), « Extension du domaine de la médiation ». In G. Garzone et J. Archibald (dir.) *Definire la mediazione linguistica et culturale. Un approccio multidisciplinare/ Defining linguistic and Cultural Mediation. A Multidisciplinary Approach*. *Lingue Culture Mediazioni - Langages Cultures Mediation*. Vol.1 No 1-2. Dipartimento di Scienze della Mediazione Linguistica e di Studi Interculturali. Università degli Studi di Milano. p. 101-117.
- LAHIRE B. (2001), *L'homme pluriel, les ressorts de l'action*. Paris, Hachette Littératures.
- KRAMSCH C. (1998), "Between self and other". In Berry V. & McNeill A. (eds.), *Policy and practice in language education*, Hong Kong, University of Hong Kong, Department of Curriculum Studies, p. 43-62.
- LORILLEUX J. & HUVER E. (2018), « Quelles médiations en didactique des langues et des cultures ? », *Recherches en didactique des langues et des cultures* [En ligne], 15-3 | 2018, mis en ligne le 30 juin 2018, consulté le 05 mai 2019. URL: <http://journals.openedition.org/rdlc/3224>
- MENDEL G. (1992), *La société n'est pas une famille. De la psychanalyse à la sociopsychanalyse*. Paris, La Découverte.